NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 Nº 9 1935

Dans le remous Gidien (2)

François PAPILLON

p. 945 - 962

https://www.nrt.be/en/articles/dans-le-remous-gidien-2-3526

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

DANS LE REMOUS GIDIEN

(suite)

André Maurois.

Tout en nuances, se distinguant par le « caractère pensé et voulu de son œuvre »; poète même, car il l'est parfois, d'une poésie qui semble sortir davantage de l'esprit que de la sensibilité, André Maurois est à l'opposé de Montherlant. On peut cependant, par les romans que contient son œuvre, le considérer comme étant lui aussi dans le remous gidien, car il se trouve amené à nous présenter en détail des sensibilités modernes prises par le dedans.

M. René Lalou, dans les *Nouvelles Littéraires* du 6-1-35, en trace le portrait intellectuel suivant : « Disciple d'Alain dès son adolescence, trop artiste pour n'être point séduit par les prestigieuses synthèses de Valéry, Maurois a trouvé dans la pensée anglo-saxonne tout ce qu'il fallait pour échapper à ces deux dictatures, qui parfois lui proposaient une unique tyrannie. Entre le radicalisme paysan du Normand et l'idéalisme sensuel du méditerranéen, la pensée de Maurois apparaît comme un relativisme également accueillant aux théories et aux expériences ». On ne peut mieux dire; pour compléter le tableau, du point de vue qui nous intéresse, il faudrait ajouter qu'industriel par la volonté paternelle, alors qu'il eût désiré l'enseignement, il a prétendu le retrouver dans son œuvre littéraire, à laquelle il s'est voué exclusivement après la guerre. Il cherche à aider les esprits, à les guider dans la direction de leur vie; en toute droiture et bonne volonté, mais d'après un fondement ruineux : un scepticisme à peu près total, convaincu, presque mystique relativement à tout ce qui dépasse la perception et les lois du raisonnement, d'autant plus dangereux que cette perception est plus aiguisée et ce raisonnement plus subtil.

Suivons les étapes de ce relativisme insinuant qui se pare de modestie et de loyauté intellectuelle, sans rien d'agressif ni de

hargneux, et prétend se baser sur l'expérience répétée du caractère subjectif de nos affirmations transcendantes. Voyons comment il est intimement lié à la technique du romancier.

Tout d'abord, l'agnosticisme philosophique étant pris comme base, une acuité extraordinaire à trouver des points faibles, des a priori, dans les solutions généralement admises; incapable cependant, non seulement de construire quoi que ce soit, mais même de prouver de manière certaine l'erreur de la position adverse. Ouvrons « *Le Peseur d'Ames* » dont le titre même est suggestif; puisqu'il s'agit d'un savant arrivé à isoler, sous la forme d'un fluide pondérable, le principe des activités physiologiques qui sort du corps après la mort. La fantaisie y est même poussée jusqu'à faire communiquer ensemble les récipients des « âmes » qui se sont aimées durant la vie, pour observer, par leurs magnifiques fluorescences sous les radiations ultra-violettes, les reflets des jouissances indicibles de leur union. L'homme de lettres français censé rapporter les faits nous avoue: « Je crois apercevoir les traces d'un ordre, d'un plan, et, si vous voulez, le reflet du divin. Mais le plan lui-même me paraît inintelligible pour un esprit humain... Je vis certainement comme si je ne croyais pas à un jugement dernier, mais cela ne prouve pas que je sois certain de la non immortalité de l'âme. Cela prouve que je ne crois pas à la sévérité d'un Dieu qui serait en même temps notre créateur... Mais si vous me laissez le temps de penser un peu, il me semble que je trouverai des arguments en faveur de l'hypothèse où l'âme périrait avec le corps... » (*Pes.*, 38).

Pensée subtile et ondulante, hésitante à se poser, à qui l'affirmation répugne davantage que la négation; qui, avec une vague nostalgie des certitudes absentes, ironise sur les coups d'infini (1) et se contente de jouir en paix de la poésie du concret :

(1) « Je me demande, pensais-je, (au milieu d'une imaginaire promenade dans les espaces interstellaires) qui diable a créé ce monde? Qui diable a créé ce monde presque vide? pensais-je. Quel esprit, impossible même à imaginer, s'est dit : « Je vais dans un coin du Néant jeter quelques grains de poussière lumineuse. Sur l'un de ces grains obscur, refroidi, semblable à

« N'avouerons-nous pas un jour que toute proposition qui dépasse l'expérience est incertaine ? Nous savons que nous ne savons pas. Est-ce une vérité si terrible ? pensai-je.

« Le soir tombait. Déjà le concierge en bretelles apportait sa chaise sur le trottoir. Les lustres hollandais, aux plafonds des bourgeois, s'allumaient, éclairant des tables servies. Quel est mon trésor caché ? pensai-je. Ce refus de l'absolu ? Ce mysticisme du réel ? Cette humilité ? Cette ferveur ? Par delà les toits soudain plus noirs, une clarté laiteuse coula dans le ciel. O Sélénos, pensai-je... La lune se levait » (*Songes*, p. 37).

Nous savons que nous ne savons pas ce qui dépasse l'expérience humaine, car dans l'élaboration d'une affirmation transcendante entrent trop d'activités dont on ne peut ni faire abstraction, ni contrôler le fonctionnement. Un affairé ne voit pas le monde du même point de vue qu'un désœuvré, ni un dyspeptique sous les mêmes couleurs que celui dont l'estomac fonctionne bien. Il est même impossible de concevoir une connaissance humaine indépendante du corps et des mille influences qu'il subit; inutile donc de chercher à connaître la chose en soi, l'absolu.

Toutes les affirmations que nous pouvons prononcer en ce genre sont relatives à certains sujets et à certaines conditions particulières où elles ont été vérifiées par l'expérience; on peut donc les considérer comme des « mythes » dont l'esprit humain

des millions d'autres, perdu dans un globule infiniment petit de l'Infiniment grand, qui n'est lui-même qu'un globule du Néant, je ferai naître une matière vivante et sensible. Je lui permettrai d'imaginer que le monde entier, les étoiles dans leur course et les abîmes des cieux, ne sont qu'un théâtre où se jouent des drames purement humains. Puis, à quelques-uns, j'accorderai de mesurer la grandeur des abîmes, la vanité de leur existence et l'obscurité de mes desseins... »

« L'escalier en spirale touchait terre. Une porte s'ouvrait. Les astres nous rendaient à la lumière.

« Mettez votre chapeau, disait l'astronome, une insolation est vite attrapée.

« Gardez-vous des coups de soleil, disait l'astronome. Gardez-vous des coups d'infini, pensais-je... » (*Songes*, p. 14, 15).

Mes songes que voici, 56e édition. Paris, Grasset, 1933. (Nous citons en abrégé : *Songes*).

peut, à la rigueur, se défaire. De ce nombre sont toutes les connaissances théologiques ou philosophiques, les théories scientifiques, les axiomes de la sociologie...; le roi d'Angleterre, lui-même, est un mythe, mais c'est un mythe commode, donc vénérable. Mythe, surtout, l'idée de la finalité qui vient de ce que l'homme aime à se considérer comme le centre de l'univers : l'homme, comme la plupart des êtres, est surtout le résultat du hasard qui a permis à la race de trouver les circonstances nécessaires à son évolution et à sa conservation. Les choses se suivent, se combattent ou se détruisent, au gré des circonstances qui les mettent en présence.

Mais, à défaut de connaissance absolue, nous gardons la nécessité de vivre, de poursuivre le bonheur qui suppose la satisfaction profonde de nos principales tendances humaines. Même s'il ne peut les définir exactement de façon théorique, notre esprit, conscient de « sa force, s'il se contente de poursuivre des fins proches et précises », les connaît en les accomplissant. A côté de la philosophie théorique, toujours incertaine quand elle reste dans l'abstrait, il y a place pour « l'admirable sagesse pratique » (1), qui, malgré lui, s'impose à tout homme.

Premier précepte de cette loi de la vie : « L'action » où des forces inemployées se dépensent, où sont mises en œuvre les plus belles qualités humaines de force, d'énergie, de vaillance, d'ingéniosité; où le génie et la volonté humaine agissent sur d'autres esprits et d'autres volontés pour briser leurs résistances et les amener à servir nos desseins; où les forces incalculables de

(1) La note liminaire de *Sentiments et Coutumes*, (Paris, Grasset, 1935) exalte le conseil d'Auguste Comte : « Il faut rapprocher la sagesse théorique de l'admirable sagesse pratique » qui semble bien, aussi, résumer la méthode philosophique de Maurois. Évidemment inacceptable pour un catholique, dans la mesure où elle suppose l'agnosticisme et où elle proclame le primat de l'action, en s'enlevant par avance les principes nécessaires pour l'interpréter exactement; une telle position peut être féconde et satisfaisante pour n'importe qui, si elle se contente de compléter la raison par l'action, de préciser, par le concret de l'observation psychologique et morale, les déductions à priori de la sagesse théorique.

la nature sont ployées par la pensée et les calculs de l'homme... L'action énergique toujours rebondissante et toujours plus mordante, se servant de tremplin à elle-même et se renouvelant de ce qui pourrait normalement la faire péricliter : l'élan, l'ingéniosité particulière au mépris de la tactique et des plans généraux. On cite toujours à juste titre mainte page tirée du *Lyautey* ou des *Dialogues sur le commandement*, qui sont eux-mêmes des hymnes magnifiques en faveur de l'action et de l'efficience.

Ces pages rendent un beau son viril et expliquent en partie le succès de notre auteur. Pourquoi faut-il des ombres au tableau ? dans l'espèce, la certitude que mon action sera vaine en grande partie, que des jeux indéfinis d'actions et de réactions que je ne puis prévoir aboutiront, finalement, à un résultat fort différent de celui que j'avais en vue. Comme réponse, Maurois va faire appel à la foi en la grandeur de l'action humaine de grande classe, qui doit nécessairement porter son effet, si caché soit-il à l'esprit humain. Mais si ce stoïcisme ne satisfait pas tout le monde, si l'on doit aller au fond, il dira : « ce qui fait le bonheur, ce ne sont pas les conséquences de l'action, c'est l'action même » (*Songes*, p. 79). L'explication obvie d'une psychologie superficielle serait : besoin naturel de créer et d'agir. Quesnay, cependant, le grand industriel, nous dit que toute son activité n'est qu'un jeu et Lyautey est sombre quand il s'arrête un moment... « Mais tu ne vois donc pas que je m'ennuie ». Nous revoici presque au divertissement de Pascal, mais avec la différence que les *Pensées* se servent de ce besoin d'agitation pour le dépasser et nous mener à Dieu, tandis qu'ici « on dirait que les fanfares de l'action ne servent qu'à couvrir le chant tragique de la vie sans espoir » (1).

Même caractère décevant de vérité incomplète et mêlée de grosses erreurs dans le second thème moral : le conformisme. Maurois est psychologue trop averti pour méconnaître le

(1) LOUIS BEIRNAERT, S. I. : *André Maurois*, p. 297. (*Études*, Tome 218, p. 156 et sqq; 296 et sqq.)

caractère profondément lubrique de notre nature et la violence que peuvent prendre les désirs; il trouve normal qu'on cherche à les satisfaire. Les critiques doivent convenir qu'il existe dans son œuvre une singulière indulgence sexuelle, venant de son parti-pris d'observation scientifique et de mépris de l'absolu. Il veut enregistrer l'homme tel qu'il est, sans se permettre de lui fixer une norme extérieure à lui-même, et il constate ainsi que le corps mène au lieu d'être mené. L'auteur disparaît derrière son personnage; on dirait même, par endroits, que secrètement il l'approuve. Gide, champion de l'autonomie humaine devant les contraintes extérieures, expert dans l'art de profiter de la terre, a toutes ses faveurs. Dans le mythe des lunaires des *Songes*, il expose avec une sympathie marquée la jouissance du présent et le refus de l'absolu qui caractérisent les *Nourritures Terrestres* (*Songes*, p. 29 à 37). Dans une conférence sur Gide prononcée en 1933, il s'élève même au dithyrambe. « Ne souhaitons pas que Gide cesse d'être Gide... Adieu, cher Gide, que les dieux vous mesurent la certitude. Restez, Gide, le pélerin toujours insatisfait, l'esprit non prévenu, le vaisseau qui n'arrive jamais au port ..., le Prométhée, ami de son aigle et qu'enchaînent ses seules passions. Surtout, Gide, ne vous attachez pas à une doctrine, ce serait dommage... »(L. Beirnaert, *o. c.*, p. 169).

Cependant l'individualisme ne peut être poussé à ses limites extrêmes, sans danger sérieux pour l'équilibre intime et le bonheur véritable. Équilibre intime, besoin du bonheur; nullement autorité qui s'impose du dehors, car elle ne saurait justifier ses exigences; pas même des relations essentielles, car l'esprit ne saurait les reconnaître. La société, sur les droits de laquelle on prétend souvent fonder la morale, est un mythe dont il est toujours possible à l'esprit humain de s'affranchir; ce qui est nécessaire et indestructible, c'est « l'image de la société » qui modère et contredit le désir, « l'instinct de la horde », essentiellement perfectible et variable dans son ultime détermination, mais qui, tel quel, doit être obéi si l'homme veut arriver à l'équilibre.

Avec beaucoup d'ingéniosité et un grand charme dans le style, Maurois nous expliquera le mécanisme psychologique de la moralité dans l'homme.

On ne peut arriver à déterminer scientifiquement ses origines premières; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle est venue par hérédité dans la suite des générations. Le primitif, c'est « l'instinct de la horde », besoin d'association et sentiment de dépendance, qui, au cours des millénaires, s'est explicité dans la conscience universelle en une série de préceptes, de respect du prochain et de respect de soi-même, en raison d'un rôle à jouer dans la société. Série fondamentale si profondément implantée dans la nature qu'elle est devenue aussi forte « que la faim, la soif ou le désir »; conventions qui ne peuvent avoir de valeur absolue pour l'esprit, mais qui, assimilées par des centaines de générations, « sont devenues instinct et substance », de telle sorte que « la révolte contre elles est révolte contre soi-même dont l'individu périra ».

Une telle position pourra paraître innéisme moral et conformisme aveugle, appeler l'objection obvie : « Si l'enfant prodigue, ayant observé dans son esprit et dans sa chair ces fortes résistances de notre nature sociale, peut les nommer et rappeler leurs origines, ne les aura-t-il pas conjurées? » Autrement dit : Comment obliger en dehors de l'absolu? La réponse est sans artifice : « Il me semble que l'esprit humain peut échapper à cette sorte de destruction et que même *tout le mouvement de l'esprit en notre temps est vers le respect de certaines fictions acceptées comme fictions* » (*Songes*, p. 42) (Les italiques sont de l'auteur).

De toute évidence, il ne s'agit pas d'une justification rationnelle, mais d'une renonciation de l'esprit humain à posséder la vérité complète et définitive, et de l'affirmation généreuse qu'on ne doit pas pour cela renoncer à observer les lois de la morale, « conventions nécessaires et changeantes » qui ne prennent que plus de noblesse du fait de leur séparation avec une conception métaphysique ou sociale déterminée : « La pudeur n'est plus ni victorienne, ni chrétienne, elle est humaine.

Les lois du mariage changeront; le mariage disparaîtra peut-être pour faire place à de nouvelles formes d'union; mais une certaine discipline sexuelle gardera son prix comme le courage » (*Songes*, p. 41).

Mais quelle est en définitive cette nécessité d'observer les lois morales ainsi que celles de la société civile? Elle est tout d'abord logique : ces lois nous apportent l'ordre, et « parce que l'ordre est un bien en soi, toute organisation, fût-elle mauvaise, vaut mieux que l'anarchie ». C'est très beau théoriquement, mais si l'on insiste pour savoir ce qui pourra nous obliger à abdiquer notre autonomie dans l'accomplissement d'une besogne pénible dont nous ne verrions pas la raison, l'apologue de la « fourmi sage » nous répondra. Elle se croit, la pauvre, plus éclairée que ses compagnes et veut les détourner d'accomplir des travaux voués à la destruction et parfaitement inutiles à la marche du monde. « Une jeune fourmi l'écarte avec douceur : « Ceci est fort bien, ma sœur, dit-elle, mais il faut creuser notre galerie » (*Songes*, p. 35). L'instinct répond toujours, mais dans une autre langue, aux négations de la critique, et, faute de le suivre, on perd l'équilibre et le bonheur.

La raison, du reste, à elle seule, serait bien impuissante pour donner les règles précises de cette morale psycho-scientifique indépendante de la métaphysique. Désireux de déterminer les points fixes, les absolus de la nature humaine, Maurois n'en trouve que trois; encore les énonce-t-il avec une imprécision voulue. D'abord, quelque nom qu'on lui donne, péché originel de la Bible ou inconscient des psychiâtres, la *subsistance de la nature animale* à côté de la nature sociale; ensuite *les rapports familiaux* sans déterminer davantage leur nature; enfin le *besoin d'ordre et de hiérarchie dans la société;* là où tous commandent c'est « l'anarchie du monde des passions » (*Songes*, p. 47).

Mais si l'on essaie de regarder comment l'homme vit dans la famille et dans l'État, pour établir comment il devrait vivre, ce terrain solide de l'observation permettra à notre auteur des remarques et des conclusions parfois très rapprochées de

celles de notre morale chrétienne. Analysant le mariage et la vie conjugale, par exemple, il donne la perpétuité du contrat comme essentielle à l'institution, et nous dit qu'elle suppose non seulement le désir et l'attraction physique, mais la volonté perpétuelle de se conquérir mutuellement tous les jours avec tout ce qu'une telle volonté peut sous-entendre de patience, de délicatesses mutuelles et de condescendances (*Sentiments...*, p. 56 et suiv.). Quel bel hommage rendu à la sagesse de la discipline catholique! Mais, quel malheur aussi que cette morale, en ne voulant pas transcender les faits, se rende par là même totalement incapable d'imposer les résolutions énergiques, qui seules procurent le triomphe du devoir sur la passion.

Même incertitude de principes dans les romans de Maurois, qui, malgré les intentions excellentes de l'écrivain, n'en deviendront que plus déprimants par la manière même dont ils sont écrits. Quoique tous les héros sortis de sa plume et de sa réflexion aient des traits de famille, on ne s'occupera ici que de « *Climats* » et du « *Cercle de famille* », bien caractéristiques de sa façon et dont on a beaucoup parlé ces dernières années.

De tous ses livres on a vanté la « psychologie » et le « style », grands mots un peu vagues, demandant à être précisés chaque fois qu'on les emploie.

La « psychologie », dans le cas qui nous occupe, c'est l'analyse très pénétrante et très nuancée de vies sentimentales extra-modernes. La vie sentimentale...; non les crises de volupté sensuelle, malgré le caractère dramatique qu'elles peuvent présenter, car elles rassasient, éteignent le feu intérieur et rabaissent l'âme; mais le sentiment de l'amour, dans sa naissance, ses développements, ses jalousies furieuses, avec tout ce qu'il peut comporter, en des degrés si divers, d'orgueil, d'exaspération nerveuse et de désir brutal. Le tout illuminé par l'intelligence et s'adressant à celle du lecteur plutôt qu'à sa sensibilité, quoique celle-ci soit nécessairement ébranlée par contrecoup.

Le « style » est précisément l'exploitation aussi complète que

possible du sujet, suivant sa richesse psychologique et son rythme propre; la disparition complète de l'auteur derrière ses personnages et leurs impressions. Donc un film psychologique intensément vivant, ingénieusement composé de leurs idées et de leurs sentiments, harmonieux et coloré de leurs sensations, sans aucun élément extérieur au récit; qui satisfait de prime abord en donnant l'illusion de la vérité, captive toujours l'attention, mais risque, à la longue, de décevoir un peu et de paraître superficiel (1). Toute cette collection de faits et d'images servant à enchasser une de ces grandes vérités morales dont on a parlé plus haut, telles que les conçoit Maurois.

« *Climats* » pousse à l'extrême le mépris du romanesque et se compose, tout bonnement, de deux confessions successives : la première adressée par Philippe à Isabelle, sa seconde femme, peu avant leur mariage, la seconde celle d'Isabelle peu de temps

(1) Veut-on un exemple de ce qu'une telle manière d'écrire peut avoir de prenant pour le lecteur? Qu'on relise la manière dont Philippe Marcenat raconte à Isabelle sa première entrevue avec Odile :

« J'ai fait mon jardin moi-même, me dit Guardi.

« Il y a dix ans, tout ce terrain que vous voyez était une prairie. Là-bas...

« En suivant le geste de sa main, je rencontrai les yeux de Mlle Malet, et vis avec surprise et bonheur qu'ils étaient fixés sur les miens. Regard d'une infinie brièveté, mais qui fut le grain de pollen minuscule, tout chargé de forces inconnues, d'où naquit mon plus grand amour. Par là, je sus, sans une parole, qu'elle m'autorisait à être naturel, et, dès que ce fut possible, je m'approchai d'elle.

« Quel beau jardin! lui dis-je.

« Oui, dit-elle, et puis, ce que j'aime tant à Florence, c'est que, partout, on voit la montagne, les arbres. J'ai horreur des villes qui ne sont que des villes.

« Guardi m'a dit que la vue, derrière la maison, est très belle.

« Allons voir, dit-elle gaiement.

« Nous trouvâmes un épais rideau de cyprès; un escalier de pierres le coupait en son milieu et montait vers une niche de rocailles qui abritait une statue. Plus loin était une terrasse d'où l'on découvrait la ville.

« Mlle Malet s'accouda près de moi et regarda longtemps en silence les dômes roses, les toits faiblement inclinés de Florence, et, dans le lointain, les montagnes bleues.

« Ah! que j'aime çà, me dit-elle avec ravissement.

« Un mouvement très gracieux et très jeune rejeta sa tête en arrière, comme pour aspirer le paysage... » (*Climats*, pp. 31-32). Nous citerons *Climats*, 381e édition, Paris, Grasset, 1932.

après la mort de son mari, utilisant même des pages entières du journal que tenait celui-ci.

Trois personnages : Philippe Marcenat, le type de l'amour romanesque masculin, prompt au plaisir mais surtout à l'imagination, toujours hanté par le fantôme de « l'Amazone », l'image irréelle, tant elle est radieuse, de la beauté et de la grâce féminine, et qui la poursuit partout où il croit la trouver jusqu'à ce qu'il rencontre des êtres d'exception comme Odile ou Isabelle. Odile Malet, la poupée mondaine, toute attirante par sa beauté très originale et son allure libre et primesautière, mais dont nous ne connaîtrons que le charme et l'impétueuse spontanéité. Enfin Isabelle de Cheverny, l'amour sage et de renoncement, tel que l'auteur veut l'inculquer.

Après quelques essais décevants, Philippe reçoit le coup de foudre devant Odile, mais c'est l'imagination qui a travaillé et continue à travailler avec exubérance, hypnotisant le mari devant les charmes extérieurs de sa femme et lui faisant un peu négliger les moyens d'apprivoiser l'oiseau des îles. Plus l'emprise essaie de se faire ferme et tendre, plus la capricieuse fillette se rebiffe et se referme jusqu'au dénouement du premier acte : elle s'en va avec François de Crozant, plus exigeant que son mari, qu'elle estime beaucoup moins, mais qui lui « est indispensable ». Après peu de mois, elle se tue froidement au lendemain d'une partie fine.

Deuxième acte : la vie conjugale avec Isabelle de Cheverny que Philippe a épousée parce qu'il retrouvait en elle quelque chose de la disparue; aussi n'est-ce pas elle qui l'occupe, mais toujours Odile dont il a pris jusqu'aux goûts. Il recherche maintenant les frivolités enfantines qui l'exaspéraient durant son premier ménage, va de préférence aux femmes qui lui ressemblent et délaisse un long moment Isabelle pour Solange Villier, dont le laisser aller et le caprice font davantage revivre la femme de ses rêves. L'épouse légitime, abandonnée mais non trahie, quoiqu'elle ait pu le croire vingt fois et ne se soit jamais lassée, arrive par son dévouement, sa condescendance, son absolu détachement à reconquérir complètement l'esprit de son

mari et à en être à nouveau « la reine ». Elle goûte alors ses premiers mois de bonheur conjugal; bien courts, puisqu'il suffit d'une visite dans une grotte trop froide pour qu'elle voie son Philippe expirer entre ses bras d'une congestion pulmonaire, songeant encore dans son délire à Solange et aux amitiés perdues.

La faillite de l'amour, sentiment pur et caprice, la nécessité pour vivre heureux en ménage d'un renoncement continu, rien de mieux pour la moralité. Pourquoi, cependant, faut-il que la leçon se détruise elle-même? Le détachement d'Isabelle est admirable quand elle se rend compte qu'elle doit faire litière de ses petites susceptibilités personnelles pour arriver à plaire à son mari, mais pourquoi se fait-elle une conception si matérielle de l'amour, dont elle ne voit pour ainsi dire que le retentissement physiologique? Elle dit : « ...si l'on aime vraiment, il ne faut pas attacher trop d'importance aux actions des êtres qu'on aime. Nous avons besoin d'eux; eux seuls nous font vivre dans une certaine « atmosphère » (votre amie Hélène dit « un climat » et c'est très juste) dont nous ne pouvons nous passer. Alors, pourvu que nous puissions les garder, les conserver, le reste, mon Dieu, qu'est-ce que cela peut faire?... Est-ce que j'aurais le courage de vous marchander, mon pauvre Philippe, les quelques heures de bonheur que pourraient vous donner toutes ces femmes? » (*Climats*, p. 276).

Pourquoi aussi, elle, la sage, dit-elle au début de ses rapports avec lui : « Je me demandais si Philippe comptait faire de moi sa femme ou sa maîtresse. J'aimais jusqu'à cette incertitude. Philippe serait l'arbitre de ma destinée; il fallait que la solution vînt de lui »? Ainsi l'abnégation totale de soi-même entre les mains de celui qu'on aime, et se contenter d'en jouir par les yeux, laissant à d'autres ses faveurs et les abords de son cœur; c'est bien faux psychologiquement malgré les trouvailles admirables qui se manifestent dans le détail des sentiments. Au point de vue moral, c'est bien dangereux, car, dans une synthèse aussi artificielle, l'esprit du lecteur fera nécessairement une simplification, et ce qu'il retiendra ne sera certainement pas le détachement, surtout poussé à des limites aussi paradoxales.

« *Le Cercle de Famille* », c'est l'union des époux dont la mésentente, même non consommée par le divorce, trouble à jamais la vie morale des enfants; le roman nous retrace précisément l'histoire d'une sensibilité féminine, longtemps dévoyée par suite des dérèglements de sa mère et ramenée dans le droit chemin par son amour pour ses enfants. Denise Herpain, fillette observatrice et très sensible, comprend vite qu'un mystère entoure les relations de sa maman avec le docteur Guérin : on les cache à son père et elles font rire de lui les domestiques. Le cœur blessé et de plus en plus exaspérée contre sa mère dont elle comprend progressivement la culpabilité, elle est envoyée faire ses études dans une pension religieuse où la poursuit le scandale familial; élève au lycée de Rouen, elle achève de comprendre et prend en haine la duplicité du conformisme bourgeois. Élevée jusqu'alors dans une piété toute de sentiment, elle s'est raidie dans un intense désir de réparation et de pureté morale, mais les lectures de sa philosophie, les conversations de ses camarades et l'éveil progressif des sens lui font prendre conscience de sa personnalité et perdre son intransigeante rigueur. Peu à peu, à l'un de ses amis, Jacques Pelletot, elle permet des privautés; durant la guerre nous la voyons d'une amoralité complète et pleine du « contentement moral d'avoir triomphé d'une répugnance », se donner à lui dans un petit hôtel, témoin, peu d'années auparavant, des rendez-vous clandestins de sa mère avec Guérin.

Pour le jeune homme, encore sensible à la moralité bourgeoise, un tel acte engage la vie et demande le mariage. Denise ne veut rien entendre : « Je veux tout d'abord pour nous des années de travail et de liberté... N'y mêle pas les Pelletot, les Herpain et toute la Normandie... ». L'après guerre les amène à Paris, fiancés mais vivant l'un près de l'autre en camarades; dans la liberté de la grande ville, loin des servitudes de la petite, et du foyer de M^me^ Herpain devenue M^me^ Guérin. Au bout de peu d'années Jacques fait autoriser le mariage par sa famille; celle-ci cependant y met la condition que les deux jeunes gens reviendront s'établir à Pont de l'Eure et reprendront l'étude paternelle.

Horrifiée, Denise rompt ses fiançailles et, peu de temps après, elle épouse, uniquement pour être sa compagne de travail, Edmond Hollmann, jeune banquier parisien venu s'offrir à elle, qu'elle n'aime pas vraiment, mais à qui elle se jure de demeurer fidèle.

Le drame, hélas! n'est pas loin. Une grossière infidélité à laquelle, en l'absence d'Edmond, elle s'est trouvée contrainte par les circonstances, plus fortes que sa volonté, la couvre de honte et lui cause un tel ébranlement qu'on doit l'interner. Ensuite, c'est une vie très libre, où elle s'affiche plus qu'elle ne se dévoie réellement; animatrice et collaboratrice de son mari (les héros de Maurois sont d'infatigables actifs); mais non sa compagne et son épouse par le sentiment, désemparée dans le fond de son âme et ne comprenant plus rien au sens de la vie. Afin de sauver la banque gravement menacée par la crise économique, elle se dévoue à une démarche fort humiliante auprès d'un adversaire acharné; mais elle n'échappe que de justesse, grâce à son amour maternel, à une nouvelle infidélité que le lecteur pressent devoir être spécialement grave.

Depuis quelque temps, comprenant la cause de son désarroi moral : la conduite passée de sa mère, elle tremblait à la pensée de jeter ses enfants dans un trouble pareil au sien. Une sottise inqualifiable de l'un d'entre eux, maculant d'encre son linge pour l'empêcher de les quitter, montre qu'il sont déjà en éveil; elle n'hésite plus et rompt avec l'amant futur qui l'attendait impatiemment.

La sagesse pratique rejoignant la théorie : nous montrant que tout le bonheur de la famille venant de ce que chacun y garde son rôle providentiel, l'impossibilité de mener une vie sentimentale bienfaisante en dehors des cadres normaux. Quel beau sujet de réflexions, et combien il pourrait être bienfaisant pour le lecteur! Pourquoi, malheureusement, le déparer par cette fable philosophique des marionnettes se révoltant contre leur Montreur pour jouer elles-mêmes leur pièce, au sens par trop blasphématoire? Pourquoi représenter la religion catholique comme une exaltation du sentiment et l'incarner

dans des vicaires sans caractère; ou dans l'abbé Cénival, doux fantoche souriant, qui minaude si bien dans les salons et ne trouve rien de plus en rapport avec son caractère sacerdotal, que de nous parler des toutes petites âmes des bêtes ou des rêves qui le font vivre à Sainte-Hélène aux côtés du Grand Empereur pour recevoir ses ultimes confidences. Malgré sa grande valeur littéraire on doit aussi regretter profondément tout l'épisode final du retour à Pont de l'Eure, parfaitement inutile au drame mais nécessaire pour la leçon philosophique à retirer : la minime importance des susceptibilités conjugales et des douleurs les plus poignantes, puisque destinées à disparaître elles-mêmes avec le temps et le changement des dispositions intimes qui les ont provoquées. Il semble que cette paix ainsi retrouvée au foyer jadis adultère de sa mère soit mise là pour contredire le geste précédent de soumission au devoir et corriger ce que le respect de l'ordre pourrait avoir de trop absolu.

Mais il est un autre danger plus pernicieux encore que le scepticisme, c'est l'atmosphère amorale et matérialiste qu'on respire d'un bout à l'autre d'un roman de Maurois. Presque tous ses personnages semblent vivre d'après leur caprice en matière de sentiment; ils sont le jeu de leurs impressions, presque sans résistance et sans discussion, de telle manière que le lecteur trouve tout naturel de les voir tomber. Parcourons rapidement la galerie que nous présentent les deux ouvrages analysés.

Philippe Marcenat, en courant après la sylphide, a noué plusieurs liaisons passagères. Après son mariage avec Odile, pendant que celle-ci est la maîtresse de François de Crozand, lui-même se console avec Misa, la meilleure amie de sa femme, elle-même mariée; avec une facilité incroyable, par sensualité profonde et non par besoin du cœur, puisqu'il aime encore l'infidèle. Durant le second mariage, il n'est plus question que de coquetteries avec Solange Villier, elle-même assez volage. Dans « Le Cercle de famille », tout le monde a des maîtresses ou des amants, et les gens mariés comme les Villier se rendent mutuellement leur liberté pour vivre en bons camarades de débauche. La mère de Denise a un amant et son père se console

avec une maîtresse. Elle-même avant et après son mariage a plusieurs amants; son mari Edmond, plusieurs liaisons dont elle ne lui a jamais tenu rigueur, à cause du peu de place qu'elles ont tenue dans sa vie.

Donc, presque partout le dévergondage moral. Évidemment, l'auteur ne l'approuve pas et l'on peut croire que, dans cet étalage, il y a pas mal d'ironie pour ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société, qui semble trouver toute naturelle la multiplication des situations irrégulières, pourvu que les formes extérieures soient sauvegardées. Il suffit de lire les conseils donnés à Isabelle Marcenat par la Baronne Choin, grande dame au salon très achalandé : « Ce n'est pas moi qui vous en voudrai, si, de votre côté, vous cherchez à meubler votre vie... Je sais bien qu'ici même, Avenue Marceau, il ne manque pas d'hommes auxquels vous plaisez... Moi aussi, je crois au mariage, je l'ai prouvé, mais le mariage est une chose et l'amour en est une autre... Il faut avoir un canevas solide; il n'est pas défendu de broder des arabesques... » (*Climats* p. 233).

Mais les bonnes intentions de l'écrivain ne peuvent empêcher le mal d'être provoquant, surtout à cause de l'atmosphère délétère de ses descriptions. Il veut nous montrer que, par son initiative personnelle, l'homme doit faire sa vie; mais en toute circonstance ses héros cèdent à la passion presque passivement, de telle façon qu'il semble impossible qu'ils aient pu résister. Avec Philippe nous arrivons à l'idée qu'Odile ne pouvait faire autrement que de s'éloigner parce que l'amour ne se commande pas, que Denise aussi devait céder à la nécessité qui en ferait une épouse infidèle. A la fin du roman, nous assistons à Saint-Arnoult à la scène ultime qui devrait se terminer par la rupture avec son mari; et là aussi, sentant son impatience devant les insistances d'Edmond, sachant l'intérêt que lui inspire Monteix, nous nous attendons à la voir partir définitivement; sans l'approuver, nous la comprenons. On peut même dire que de temps à autre nous vivons l'ensorcellement progressif où la volonté est le jeu de la chair et des sensations (*Cercle de Famille*, p. 198 et suiv.).

C'est le devoir du critique catholique, et tout spécialement du prêtre, d'être aussi objectif que possible, de respecter les intentions que Dieu seul peut juger, et de reconnaître la valeur littéraire d'ouvrages dont il doit condamner la moralité. Aussi en mettant à part le « *Lyautey* », « *Les Dialogues sur le Commandement* », etc., sur lesquels on peut faire des réserves, mais dont l'esprit général est bienfaisant; en reconnaissant la droiture d'esprit de l'écrivain, qui n'a jamais connu la vérité complète et la cherche péniblement, on ne peut, en général, que déconseiller à de jeunes catholiques la lecture des romans de Maurois. Le peu qu'ils y apprendraient serait payé trop cher par l'affaiblissement de leur pureté morale et de leur sens chrétien.

Conclusion.

Avec les deux exemples donnés dans cet article, on verra peut-être plus nettement, la nature, la valeur artistique, et le danger moral de ce qu'en commençant, on appelait « Le Remous Gidien ».

C'est une technique du roman qui pousse à regarder le drame moins en lui-même qu'à travers la sensibilité d'un des acteurs; en détaillant ses réactions de façon si chaude et si vibrante qu'on impose au lecteur la plus exaltante évasion, non seulement hors du présent mais encore hors de lui-même. L'intérêt est doublé par toute l'humanité frémissante qui s'ajoute au récit. La valeur artistique s'accroît dans la mesure où la vérité psychologique vient compléter celle de l'intrigue ou au contraire la corriger.

Malheureusement, les émotions les plus enivrantes pour la sensibilité, celles de la sexualité, — tellement étudiées ces années dernières qu'on a voulu y ramener toute notre activité inconsciente et même une bonne partie du conscient, — sont celles où se marque le moins la personnalité, puisqu'elles nous sont pour ainsi dire imposées par notre corps, que la volonté raisonnable les suit le plus souvent, au lieu de les commander. A les fixer trop exclusivement on perd complètement de vue la nature intime de l'homme, on travaille à la désagrégation morale de

soi-même, surtout si, comme c'est trop souvent le cas des romanciers actuels, on ne s'inquiète nullement de l'au-delà, ni même de la personnalité. La vie apparaîtra comme une suite de jouissances ou de possibilités, autrement dit comme un feu d'artifice qu'on voudra rendre le plus éclatant possible durant le temps trop court où il est tiré.

Montherlant isole du champ de la conscience deux ou trois données primordiales, les désirs lubriques, l'orgueil, l'héroïsme qu'il confond trop souvent avec la violence brutale (1). Il les magnifie avec son verbe de grand poète, pour en composer une sorte de surhomme, mais un surhomme de la terre qui vit pour l'utilisation maximum du moment présent, et qui repousse pratiquement le paradis. On l'a appelé avec raison un Chateaubriand pour Génie du Paganisme.

Maurois est un philosophe qui cherche sans pouvoir trouver, qui voudrait bien aider les hommes à accepter la moralité avec les contraintes qu'elle impose, mais avec la seule lumière de l'expérience psychologique, complètement insuffisante à nous éclairer sur nos besoins profonds et le sens de la vie. Aussi les personnages de ses romans sont-ils trop souvent la somme de leurs sensations, et paraissent-ils tomber presque nécessairement, nous donnant l'impression que la volonté humaine ne peut réagir contre le complexe des lois psychophysiologiques qui l'enserrent.

Florennes. Fr. PAPILLON, S. I.

(1) Dans la préface de *Service Inutile* qui paraît actuellement en librairie, Montherlant écrit : « Avant 1925, je vivais avec violence, j'étais imbu du sine charitate Romani. Mon caractère s'adoucit. A la guerre, dans les stades, je n'avais vu la violence que d'égal à égal : violence saine. En Afrique du Nord, je la vis exercée par le fort, l'Européen, contre le faible, l'indigène : je crois que cela m'a dégoûté de la violence pour la vie ». A la place de cette violence, un philanthropisme de gauche d'allure gidienne.